

# Le fleuve

RALUCA ANTONESCU

– Salut maman, c’est moi.

J’avance dans le couloir en suivant le bruit des voix. Je la trouve endormie dans le fauteuil du salon. La télévision hurle et je m’empresse de baisser le volume. Normal qu’elle n’entende pas la sonnette.

J’hésite à la réveiller. Je regarde son visage tombant, la peau de ses joues veinée de bleu, incroyablement douce. Je vais d’abord m’occuper des fleurs.

Dans la cuisine, le sachet de café soluble est ouvert et il y a des restes de poudre sur le plan de travail. Une tasse pleine de café froid a été oubliée sur la table, ainsi que la petite cuiller qui a remué le mélange. J’espère surtout qu’elle n’a pas oublié de manger aujourd’hui. J’ouvre son frigo et inspecte ses maigres vivres. Elle va encore me dire qu’elle a un appétit de moineau. Je jette les yoghourts ainsi que le jambon, largement périmés. Je soupire. Ma mère vient un petit oiseau sourd qui néglige de s’alimenter.

Je choisis un des innombrables vases. Elle en possède une bonne trentaine, de toutes tailles. Il n’y a plus que moi qui les utilise maintenant.

Je coupe l’emballage plastique du bouquet. Des tulipes rose pâle, c’est doux et gai à la fois. J’arrache les feuilles superflues et entaille les tiges en biais. Je remplis le vase à moitié d’eau tiède et y dilue le sachet de nutriments fourni avec. Les fleurs sont encore repliées sur elles-mêmes, des boutons qui ne vont pas tarder à s’ouvrir. Puis je me dis que sans lumière, elles vont peut-être se figer et sécher ainsi, sans éclore.

Le vase dans la main, je reprends le couloir. En passant devant le salon, je jette un coup d’œil, sa poitrine se soulève doucement. Elle dort toujours, imperturbable. Elle me paraît seulement un peu plus recroquevillée qu’avant. Je devrais lui préparer un en-cas et un nouveau café. Je vais d’abord déposer les fleurs.

Je lève les stores et en profite pour aérer. Le lit est fait, la chambre à coucher est rangée. Je ne peux que remarquer la nouvelle couverture en laine polaire imitation tigre. Elle n’aurait jamais acheté un truc pareil avant. Je passe mes doigts sur la commode, il y a un peu de poussière. J’y dépose pour le moment le vase avec les tulipes.

Je m’assieds sur le lit, l’oreiller est constellé de cheveux blancs. Je prends un des livres qui se trouve sur sa table de chevet, le feuillette mollement sans rien lire. Je sors ses lunettes de l’étui. Les verres sont si troubles qu’elle ne doit pas y voir grand-chose. Je ne peux m’empêcher d’inspecter, de guetter les signes de déclin. La perte d’autonomie autorise l’intrusion, les barrières de l’intimité se distendent. J’ouvre le tiroir de son chevet, sa montre est là, elle ne la porte plus. Le temps a cessé d’être une préoccupation. Je me dis que ce n’est pas bon signe. Sans obligations, sans repères temporels, sans impératifs, il est si facile de se laisser aller. De se contenter de passer sa journée endormie devant la télévision. Je vérifie rapidement les médicaments qui se trouvent aussi dans le tiroir. Il n’y a qu’un anti-inflammatoire et une crème hémorroïdaire. Je ne ressens presque pas de gêne de fouiller ainsi dans ses affaires. Même si, pour le moment, je ne le fais qu’à son insu.

Je contourne le lit et m’assieds de l’autre côté. Le côté de mon père. Il n’y a rien sur sa table de chevet. Je tire la poignée, mais le tiroir coince. Cela m’étonne qu’il soit fermé à clé. Je force un peu et il finit par s’ouvrir. L’intérieur est un foutoir pas possible. Ma mère a tout laissé tel quel. Je guette un instant ses bruits de pas, mais elle ne semble pas s’être levée de son fauteuil. Je sors un paquet de papiers et les étale sur le lit. Des feuilles éparées et des carnets de notes remplis de l’écriture agitée de mon père, légèrement tremblante. Il y a aussi un grand nombre de cartes que je déplie. Sur chacune d’elle apparaît un morceau du fleuve soigneusement surligné de rouge. Je trouve une carte de l’Europe et le cours complet du Danube apparaît. Depuis sa source dans la Forêt-Noire en Allemagne jusqu’à son déploiement dans la mer Noire, partagé entre la Roumanie et l’Ukraine. Il traverse et longe dix pays. Vienne, Bratislava, Budapest et Belgrade s’écarternt sur son passage. 3019 kilomètres. Une ligne rouge, un commencement et une fin.

Je ne me souviens plus comment avait débuté cette passion de mon père pour ce fleuve. Je feuillette un carnet recensant la faune et la flore du delta. A quoi ça ressemble, un esturgeon? Il y a aussi des pages entières avec des noms de villes et de villages que le fleuve traverse. Et il y en a un paquet, c’est sûr, sur tant de kilomètres. Je lis au hasard, *Kalocsa, Les portes de Fer, Tulcea*. Que des endroits que je ne connais pas.

Puis, sur une simple page volante, je trouve cette phrase écrite par mon père: *La mort comme une aventure*.

C’est quoi cette histoire? Je regarde les papiers, les plans, les informations patiemment

récoltées. Ils m’apparaissent soudain comme les détails d’un voyage minutieusement préparé. La moiteur envahit mes paumes. Quelle connerie.

– Regarde où tu en es maintenant de ta grande aventure, je dis à voix haute.

Je ne comprends pas. Il n’a jamais voyagé de son vivant, il n’en a même pas émis le désir, que je sache. Chaque été, quand j’étais enfant, on allait immanquablement au même endroit. Un camping au bord de la mer. Quatre heures de voiture aller, quatre heures retour. La même route sillonnée lors de toutes les vacances. Je n’en garde aucun souvenir malheureux, je retrouvais des amis, mes parents trouvaient les leurs. Torpeur de l’été, répétitive, languissante et heureuse. Il y avait indéniablement quelque chose de réconfortant dans cet ennui. Après mon départ, ils ne se sont pas mis à voyager davantage. Et moi non plus, en fait. Voilà des années que nous passons nos vacances en Corse avec mon mari et nos enfants. Je ne crois pas ressentir le besoin d’autre chose.

Un malaise m’agrippe. Que vient faire ce foutu fleuve dans tout ça? Le voilà qui surgit, drainant le tumulte, les tourbillons, l’obscur profondeur. J’ai l’impression que de l’eau glacée s’insinue le long de ma colonne vertébrale.

– Anna?

Je sursaute et me retourne. Ma mère se tient dans l’embrasure de la porte.

– Que fais-tu là?

– J’ai amené des fleurs... pour papa, je balbutie en montrant le bouquet.

Ma mère plisse les yeux. Menue, elle se tient très droite, raidie par plus d’os que de chair.

– Je t’en amènerai aussi la prochaine fois, je rajoute bêtement, gênée.

– Je ne suis pas encore morte, merci.

Si sa voix s’amenuise, elle gagne résolument en stridence. Pour me défendre, je réplique:

– J’ai sonné plusieurs fois, mais tu n’as rien entendu.

– Ah, si tu savais comme les programmes de l’après-midi sont soporifiques, dit-elle en affichant un air navré.

Je montre les papiers étalés sur son lit. Je me demande si elle se souvient de quoi il s’agit. J’inspire profondément avant de dire:

– Tu ne crois pas que papa rêvait qu’on répande ses cendres dans le Danube?

Ma voix a tremblé d’émotion. Ma mère hausse les épaules.

– Oh, il aimait rêver mon Léon, c’est sûr.

Elle esquisse un sourire, pensive. Puis elle balaie l’air de la main comme pour chasser une nuée de contrariétés.

– Allez, range-moi vite tout ça à sa place. Je vais préparer un café.

Avant que je puisse riposter, elle me tourne le dos et disparaît dans le couloir. Sujet clos. Et je me sens comme une fillette qui vient de se faire gronder.

Je dois aplatir les papiers pour qu’ils entrent à nouveau dans le petit espace. Avec un soulagement coupable, je remets soigneusement l’aventure dans le tiroir. Après une hésitation, je ressors la carte où apparaît le cours complet du Danube. Je suis avec le doigt le tracé marqué par mon père, il me fait penser à une veine qui pulse. Je plie la carte et la glisse dans la poche de mon gilet.

J’ouvre une des portes de la grande armoire.

– Salut papa, c’est moi.

C’est toujours aussi bizarre de lui parler à voix haute. Je sors l’ancien bouquet, nettoie rapidement les pétales sèches et les traînées de pollen qui se sont répandus sur la tablette du fond de la penderie. Je renifle. L’eau croupie a empreint l’espace clos de relents désagréables. Je vais laisser la porte ouverte pour les dissiper. Je sors l’urne noire striée de gris. Ce n’est même pas de la pierre véritable, c’est du plastique lisse qui en imite les veinures. Je la dépoussière avec un chiffon et la replace sur la tablette. J’installe le nouveau vase avec les tulipes devant. Le sentiment du devoir accompli ne me satisfait que brièvement.

Ah papa. J’effleure l’étoffe des costumes de mon père. Ma mère a rangé l’urne de son côté de l’armoire avec ses vêtements qu’elle garde aussi précieusement. Heureusement que ce ne sont que des cendres et non un cercueil.

Je m’assieds par terre, adossée à l’armoire. Je ne sais pas quoi dire, comme d’habitude. Ce serait tellement plus simple, ou du moins plus acceptable, de me trouver dans un cimetière à parler devant une tombe. Je ne peux m’empêcher de penser qu’il doit être coincé là, dans le placard. Je triture la carte dans ma poche. Une excitation traverse mes doigts et les fait légèrement trembler. Un instant, je m’imagine sur la berge d’un fleuve puissant, de la poussière d’eau titille mon visage.

– Je lui en reparlerai papa, promis.

Je laisse la porte de l’armoire entrouverte, une fente de lumière anime encore quelques instants les tulipes. Je ne sais pas si c’est dû à la chaleur de l’appartement, mais j’ai l’impression que les fleurs ont déjà commencé à se déplier.

## biblio

Sol

Roman, Ed. la Baconnière, 2017.

L’Inondation

Roman, Ed. la Baconnière, 2014.

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d’un.e auteur.e suisse ou résidant en Suisse, ou une traduction inédite d’un.e traducteur.trice de Suisse. Voir [www.lecourrier.ch/auteursCH](http://www.lecourrier.ch/auteursCH) Avec le soutien de Pro Helvetia, de la République et canton de Genève, de la Fondation Œrtli, de la Fondation Plttard de l’Andelyn et de l’Association [ch]littérature.ch].



PHOTO DR

## bio

Née à Bucarest en 1976, Raluca Antonescu est arrivée en Suisse à l’âge de quatre ans. Elle a vécu une partie de son enfance dans un village suisse alémanique avant de s’établir à Genève. Après une formation aux Arts décoratifs et à la HEAD, elle travaille dans la vidéo et enseigne les arts plastiques. En 2018 elle reçoit une bourse de création de la Fondation Leenaards. Son prochain roman paraîtra en août 2020. **CO**